Tribune de Lausanne
23 Sep. 59

ARTHUR RUBINSTEIN à Montreux

La carrière de soliste devrait être réservée à des natures telles que celle d'Arthur Rubinstein. C'est là, peut-être, un postulat quelque peu absolu, mais qui, pourtant, évoque ce pouvoir exceptionnel dont jouissent ces instrumentistes privilégiés, pour lesquels les difficultés techniques ne semblent point exister, et qui surmontent les problèmes du mécanisme digital avec une incomparable aisance.

Et pourtant, Arthur Rubinstein n'est nullement enclin à reconnaître à son bénéfice cette maîtrise souveraine, dont il offre l'éloquent spectacle.

J'imagine qu'il n'était pas un seul auditeur écoutant hier soir le *Concerto en si bémol mineur* de Tchaïkovsky, supérieurement interprêté par Arthur Rubinstein, qui ait été conscient de l'effort auquel le prestigieux virtuose fait allusion dans ses propos. Car, si totale était la domination que Rubinstein exerça sur l'ouvrage lui-même, qu'il eût été impossible de déceler là, la trace d'un apprentissage pénible et laborieux.

Page de panache et de bravoure, le *Concerto* doit être gratifié précisément de cet aspect-là, dans une interprétation que l'on concevrait difficilement, trahissant une démarche besogneuse et dépassant les possibilités naturelles de celui qui l'entreprend.

Le prestige que Tchaïkovsky conserve dans le monde artistique actuel a passé par des fluctuations diverses. Bravant les assauts de la mode et du temps, le *Concerto en si bémol mineur* de Tchaïkovsky demeure malgré tout l'une des grandes pages du répertoire pianistique romantique. Admirablement à son aise dans un exposé d'un genre aussi périlleux, Arthur Rubinstein nous offrit une interprétation saisissante du *Concerto* qu'il éleva au niveau d'une épopée magnifique de panache et de bravoure.

Je m'aperçois que le soliste de la soirée nous a, jusqu'ici, retenu longuement... Mais, il s'agissait de Rubinstein...

Mais que l'on n'imagine point surtout que son partenaire d'un soir, Lorin Maazel, ne mérite pas, de son côté, de retenir notre attention, loin de là...

Lorin Maazel me paraît appartenir à cette catégorie de chefs capables de susciter un enthousiasme délirant, ou aussi bien, une réaction parfaitement négative.

Nature exceptionnellement douée, le jeune chef hollandais pénètre jusqu'au cœur même des partitions qu'il conduit et qu'il possède, de mémoire, jusqu'en leurs moindres détails.

Et c'est peut-être à cette « virtuosité » dans la connaissance des œuvres qu'il faut attribuer, au style de Maazel, une propension à la mise en valeur de maintes incidences mélodiques ou rythmiques, au détriment de la claire désignation des grandes lignes de l'ouvrage confié à ses soins.

Sur le plan extérieur des choses, dont il faudrait, musicalement, ne point tenir compte peut-être, Lorin Maazel sacrifie à une « gestique » extrêmement expressive, mais dont les attitudes multiples et spectaculaires ne relèvent pas toutes de la plus stricte nécessité.

On m'objectera que seul le résultat compte, et que dans le cas de Lorin Maazel, ce résultat est, à proprement parler, remarquable... Je n'irai pas jusqu'à ce point-là de l'extase admirative, tout en reconnaissant qu'il se-

Arthur Rubinstein en famille.

rait paradoxal de réclamer d'un chef de 29 ans — dans la *4e Symphonie en mi mineur* de Brahms qu'il conduisait tout particulièrement — une profondeur et une intensité d'expression comparables à celles auxquelles atteignaient un Furtwängler, un von Hösslin ou un van Beinum.

Mais ce qui m'a paru tout de même infiniment regrettable, c'est la nuanciation extrêmement sommaire dont se satisfait Lorin Maazel, ces exigences dans ce domaine n'aboutissant jamais à un véritable *pianissimo*.

Cette sonorité moyenne à laquelle il consent ne pouvait en aucun cas créer l'atmosphère que réclame une œuvre d'une subtilité d'inspiration pareille à celle de la *4e Symphonie*, de Brahms.

La façon de diriger caractéristique de Lorin Maazel se trouvait infiniment plus indiquée dans la *Suite du Chant du Rossignol*, de Strawinsky qui bénéficia d'une mise au point parfaite.

L'*Orchestre National* était hier, une fois de plus, dans une forme «optima», le registre de ses *cuivres* brillant d'un éclat particulier, et faisant un juste et légitime usage du *vibrato*, que les ensembles du Nord ignorent et qui pourtant, à l'exemple de la voix humaine ou du violon, se révèle indispensable pour donner à la sonorité des *cors*, des *trompettes* ou des *trombones*, toute l'expression et la sensibilité désirables.

Mais, en conclusion, s'il me fallait désigner le héros de la soirée, ce serait bel et bien Arthur Rubinstein que je citerai, tant son triomphe fut éclatant, à telle enseigne que l'admirable pianiste dut répondre à l'enthousiasme du public, en exécutant « en bis » le *Nocturne en fa dièse majeur*, de Chopin et *Polichinelle*, de Villas-Lobos.

Henri Jaton.